

JOSÉ BAUTISTA

LES AMANTS  
DU PARC

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525309

Dépôt légal : février 2026

## Chapitre 1

Lundi, cinq heures et demie du matin, le téléphone. Il ne dormait que depuis trois heures, mais malgré cela il répondit avec la vivacité d'un homme ayant bénéficié d'une nuit complète de sommeil.

— Bonjour Bora, tu m'appelles pour m'annoncer qu'il va pleuvoir et de ne pas oublier mon parapluie ?

— Bonjour Louis, je te réveille ou tu allais te coucher ?

— Allez, accouche. On a quoi ?

— Double homicide, un homme et une femme dans le parc de l'Europe et c'est pas beau à voir.

— OK, donne-moi une demi-heure et j'arrive.

— Et Louis... Il ne va pas pleuvoir, il pleut déjà, alors prends un parapluie. J'ai trouvé une boulangerie ouverte, alors j'ai déjà les croissants, mais toi, si tu peux apporter un thermos de café, ce serait parfait.

— OK, à tout à l'heure Bora.

Six heures pile, Louis gare sa voiture devant l'entrée du parc. Il pleut, une pluie fine, et bien entendu, il a oublié son parapluie. Mais il a pensé au café. Bora qui l'attendait devant la grille monte dans la voiture pour un premier débriefing.

— T'as pensé au café ? Je meurs de froid, dit Bora en lui tendant le sac avec les croissants.

— Tiens, sers-toi, dit-il en lui tendant la thermos de café.

— Je t'explique en buvant mon café et après on y va, OK ?

— Ça marche, je t'écoute.

— C'est un joggeur qui les a trouvés vers quatre heures et demie ce matin, courageux le gars, il court tous les jours très tôt avant de partir au boulot, qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige, il s'entraîne pour le Marathon de Paris. Ils étaient pendus sous un des grands arbres du côté gauche du parc à

une centaine de mètres d'ici. Avec la pluie, le peu de lumière à cette heure-là et la densité des frondaisons, il a failli passer à côté sans les voir.

— On a leur identité ?

— Non rien, ils sont entièrement nus, un homme et une femme, la quarantaine environ. Rien aux abords, ni vêtements ni portefeuilles, on continue à fouiller les environs.

— Des témoins ?

— Non aucun pour l'instant, il est tôt et il n'y a personne dans le parc. Et avec la pluie en plus, je doute qu'on trouve des témoins.

— Des traces de pas, de pneus ?

— Rien pour le moment, mais la scientifique ratisse la zone.

— Tu m'as dit au téléphone que c'était pas beau à voir, tu m'en dis un peu plus ?

— Oui, plusieurs choses. Le meurtrier a tracé, je pense au rasoir, dans le dos et la poitrine des pendus le mot « TRAÎTRE », leurs visages ont été lacérés, presque pelés, ils sont complètement méconnaissables. Le tueur a mutilé les organes génitaux de la femme et émasculé l'homme. Il n'y a pas de sang, il a dû leur faire tout ça post-mortem et ailleurs. En l'état, impossible de leur donner un âge. Pourquoi toute cette mise en scène ?

— Quand on aura la réponse à cette question, on aura peut-être le nom du tueur ou de la tueuse. Allez, on y va, dit Louis en sortant de la voiture. Tu demandes aux gars de fermer tout le parc tant que la scientifique n'a pas fini ses recherches d'indices et ses investigations. Je ne veux personne autour de la scène de crime. Ceux qui ont l'habitude de passer par le parc pour rejoindre le cours Fauriel feront le détour.

Quand ils sortirent de la voiture, il ne pleuvait presque plus. En ce début du mois de mai, il faisait encore assez froid ce matin-là, sensation exacerbée par l'humidité ambiante. Un grand silence régnait dans le parc seulement troublé par le bruit des gouttes d'eau tombant du feuillage des arbres. Une légère brume s'élevait du sol. Le ciel bas et la faible luminosité donnaient au parc une ambiance de Toussaint,

particulière, presque mystique. Enveloppés dans un cocon froid et humide, comme envoûtés, on aurait cru les deux policiers baignés dans un décor de film à la Cocteau type « La Belle et la Bête », le temps semblait figé. Mais le charme fut rompu lorsqu'ils arrivèrent sur la scène de crime au détour d'un sentier. Les lieux grouillaient de techniciens de la scientifique et de véhicules de police. Habillés des combinaisons EPI blanches réglementaires (éléments de protection individuelle), on aurait cru à une scène de film de science-fiction. Chacun s'affairait silencieusement. Les pendus étaient à peine visibles sous les arbres qui ne laissaient passer que très peu de lumière et dont le feuillage dense et dégoulinant cachait plus de la moitié supérieure des corps. Seules leurs jambes nues d'une blancheur laiteuse étaient visibles depuis le sentier à une dizaine de mètres légèrement en contrebas. Pas étonnant que le joggeur ait failli ne pas les voir. Les équipes de la scientifique s'affairaient déjà autour du bosquet, à la recherche d'indices, de traces, chaque mètre carré était passé à la loupe. Une longue rubalise délimitait déjà un large périmètre d'investigation et de fouilles minutieuses. Louis et Bora s'approchèrent du responsable de l'équipe scientifique et du médecin légiste.

— Salut Jean, tu vas bien ? Et félicitations pour ton petit dernier, ça t'en fait combien maintenant, quatre ?

— Non celui-là c'est le cinquième. Il va super bien, merci et la maman est heureuse comme tout, c'est tout juste si elle ne parle pas déjà de mettre en route le sixième.

— C'est bien, elle a raison, il faut repeupler le pays. Tu as une idée de comment il ou elle a fait pour transporter les deux corps jusqu'ici et ensuite pour les pendre ?

— Aucune idée et en plus, on n'a relevé aucune trace ni de pas ni de pneus ou autre. On va ratisser le secteur et on va bien trouver un ou deux indices. Je te tiens au courant.

— Bonjour Docteur, j'ai vu tout ce que je voulais voir, vous pouvez les emmener pour l'autopsie et appelez-moi sitôt que vous saurez comment ils sont morts et vers quelle heure. Dit Louis en se tournant vers le médecin légiste qui venait également d'arriver. Et pour l'identification, prenez les

empreintes dentaires et tout ce qui peut nous permettre de donner un nom à ces deux malheureux.

— Bonjour commandant, je les emmène et je fais au plus vite.

— Tu veux parler au joggeur ? demanda Bora.

— Oui, il est où ?

L'homme qui avait découvert les victimes ne lui apprit rien de plus que ce que sa lieutenant lui avait déjà dit, aussi lui demanda-t-il de passer en fin de journée au commissariat pour signer sa déposition.

— Bora, tu réunis l'équipe au commissariat et tu leur donnes les premières informations, c'est-à-dire pas grand-chose. Attendez-moi, je vous rejoins dès que j'ai vu le commissaire qui va me demander de trouver l'assassin pour avant-hier comme à son habitude. À tout à l'heure.

Ils allaient partir lorsque le responsable scientifique les héla.

— On vient de trouver des traces de pas et de pneus. On dirait qu'il a essayé d'effacer toutes les traces de son passage, mais apparemment il en a oublié quelques-unes. Elles ne sont pas très marquées, c'est certainement pour ça qu'il ne les a pas vues dans le noir. Je fais des moulages et je t'envoie mon rapport. Salut Louis.

— OK, salut Jean et merci.

Le commissariat était à cinq minutes du parc, sur le cours Fauriel, une artère résidentielle de la ville. Comme prévu, le commissaire attendait Louis dans son bureau pour qu'il lui fasse son rapport.

— Bonjour Louis, tu vas bien ?

— Bonjour patron, ça va, merci.

— Tu as l'identité des victimes ?

— Non pas encore, on est dessus.

— Comme tu l'imagines, ils m'ont déjà tous appelé : le préfet, le maire, le procureur de la République, etc. Et bien entendu ils me mettent la pression, je ne te fais pas un dessin. Je veux que tu me tiennes au courant dès que tu as de nouveaux éléments. Je compte sur toi.

— D'accord, ça marche, mais il faut leur dire que ce n'est pas en deux heures qu'on va résoudre l'affaire. S'ils sont si forts, ils n'ont qu'à s'y atteler eux-mêmes.

— Louis, tu sais comment ils sont. Depuis le temps tu devrais en avoir l'habitude. Non ?

— C'est pas parce qu'ils ont la trouille de se faire engueuler ou de ne pas repasser aux prochaines élections que ça leur donne le droit de nous engueuler comme ça.





## Chapitre 2

Le groupe de Louis était composé de cinq membres plus Louis : un lieutenant, Déborah, trente-trois ans, mais tous l'appellent Bora ; un brigadier, Pierre, trente ans, grand spécialiste en informatique ; André, major, quarante-cinq ans, le doyen, il n'avait pas son pareil pour éplucher les comptes d'une société, mais aussi pour déceler les anomalies dans les comptes bancaires ; Jules, brigadier-chef trente et un ans, ou l'art de passer inaperçu n'importe où et homme de terrain avant tout ; Philippine, brigadier-chef de quarante et un ans, venue tout droit de la Martinique et à l'aise aussi bien au bureau qu'à l'extérieur et enfin Louis, commandant.

Ils étaient tous déjà dans la salle commune quand Louis arriva.

— Bonjour tout le monde, j'espère que vous avez passé un bon week-end parce que nous avons une grosse affaire sur les bras et qu'il n'y aura pas de repos pour personne tant que nous ne l'aurons pas résolue.

— Et pour ceux qui étaient de permanence le week-end dernier, comme moi et Bora ? demanda Pierre.

— Ils sont logés à la même enseigne que les autres, désolé. Bora, tu les as déjà briefés sur l'affaire ?

— Oui, c'est fait. En même temps c'était rapide, on n'a encore rien, ou presque rien, juste deux pendus à poil dans le parc de l'Europe, défigurés et mutilés. On devrait avoir le rapport d'autopsie d'ici ce soir, le légiste a promis de le passer en priorité. Idem pour la scientifique concernant le moulage des traces de pas et de pneus. Je viens d'avoir Jean au téléphone, ils n'ont rien trouvé d'autre.

— Le légiste va m'appeler dès qu'il saura comment sont morts la femme et l'homme, car ils ne sont certainement pas

morts pendus dans le parc. Les sévices ont été pratiqués post-mortem, car il n'y a pas de sang du tout. Il s'agit donc d'une mise en scène, la scène de crime est ailleurs. Une des questions à laquelle nous devons répondre est de savoir pourquoi cette mise en scène ? Pourquoi avoir transporté les deux victimes dans ce parc public ?

— On a des pistes concernant leur identité ? demanda Philippine.

— Aucune, d'ailleurs, tu vas éplucher tous les signalements de disparition et les mains courantes sur l'agglomération depuis disons une semaine. Ils ont peut-être été séquestrés quelques jours avant d'avoir été assassinés. Si tu n'as rien de probant, élargis géographiquement ta recherche aux communes alentour. Et si rien, élargis à quinze jours. Jules et André, vous allez superviser l'enquête de proximité, prenez un ou deux hommes de service avec vous, ratissez large. Pierre, dès que Jean de la scientifique nous aura donné ses conclusions sur les moulages des traces de pas et de pneus, tu regarderas s'il y a quelque chose à glaner avec ça, on ne sait jamais : marque des pneus, type de véhicule, quelle pointure les chaussures, modèle, etc.

— Et moi, je fais quoi ? demanda Bora.

— On retourne au parc, histoire de voir si quelque chose nous a échappé. Ensuite on ira à l'IML assister à l'autopsie.

— C'est super de faire du tourisme avec toi. Tu me rappelleras de jamais partir en vacances avec toi, répondit Bora.